

vous et moi. Il regarde, il écoute, il se promène dans les vertes prairies que borde Manzanarès, il se tient à la *Puerta del Sol*, à l'affût des nouvelles de don Carlos; il assiste à l'émeute qui signala la révolution de la Granja, et véritablement notre voyageur devait être fort inquiet de n'avoir pas encore trouvé quelque bonne émeute sur son chemin. Celle-ci fut terrible: le général Quesada y devait laisser sa tête. George Borrow le vit passer, traqué par la foule en délire. Quesada! Quesada! le peuple criait: Quesada! Tout d'un coup la foule s'entr'ouvrit pour faire place au général. Il était en grand uniforme; il montait un admirable cheval anglais; il allait comme la foudre, on eût dit un taureau de la Nouvelle-Grenade quand il se précipite dans l'amphithéâtre, prêt à frapper. Tel était le général Quesada!

"Doux officiers suivaient le général, qui parcourut la place en tous sens, laissant sur son passage de nombreuses victimes. C'était vraiment un beau spectacle ces trois hommes, maîtres de leurs chevaux et non pas de leur colère, et frappant d'épouvante cette même foule qui demande leur tête! Je vis, à plusieurs reprises, Quesada se précipiter à travers cette émeute, disparaître dans ce mouvement confus, et reparaitre vainqueur de tout obstacle. Bientôt cette population, épouvantée par cette apparition furieuse, inattendue, se retira par la rue del Comercio et par la rue d'Alcala. Quesada frappait toujours d'estoc et de taille, en criant: *Vive la monarchie absolue!* Soudain un coup de fusil fut tiré presque à bout portant, et la balle effleura le chapeau de l'impétueux capitaine. Quesada s'arrêta, immobile, dédaigneux, et cherchant l'assassin qui s'était dérobé à ses coups. Après avoir adressé quelques paroles de menace au jeune officier qui commandait la cavalerie, il descendit de cheval et se mit à marcher d'un pas tranquille le long de la maison de poste, avec le grand air d'un homme qui se sent capable de défier le genre humain."

Nous sommes de l'avis de don George: c'est beau à voir un homme seul contre tous, arrêtant par son audace et son sang-froid la révolution sous laquelle il va succomber tout à l'heure; car ce devait être le dernier triomphe du général Quesada. En dépit de cette belle insistance, la révolution de la Granja suivit son cours, les ministres de la veille ne furent plus que les proscrits du lendemain. MM. Isturitz et Galiano s'en vinrent chercher en France ce noble asile que la France libérale accorde à tous les proscrits des révolutions; le duc de Rivas se réfugia sur le roc inaccessible de Gibraltar, Quesada fut moins heureux, il tomba entre les mains de l'émeute, et il fut égorgé, vous allez voir avec quel sanglant acharnement.

"Ce soir-là j'étais au café de la rue d'Alcala, lorsque les nationaux revinrent de leur expédition hurlante contre l'infortuné Quesada. Les clameurs et les cris de ces furieux remplissaient toute la rue; bientôt quelques-uns d'entre eux firent irruption au milieu du café, ils se mirent à défiler dans une abominable procession, et voici l'antienne qu'ils chantaient:

Qui donc descend de la colline!  
Ta ra ra ra ra,  
Ce sont les os de Quesada,  
Ta ra ra ra ra;  
C'est un chien qui les apporta,  
Ta ra ra ra ra,  
Sur les huesos de Quesada.

"Après quoi ils prirent place à une table autour d'un grand bol de café, l'un d'eux demandant à grands cris: *El panuelo!* (le

"mouchoir). Je vis alors qu'on lui remettait un paquet enveloppé dans un mouchoir bleu. Cet homme ouvrit le mouchoir, et il en tira une main ensanglantée!—Les doigts de cette main étaient bariolés! L'horrible trophée fut plongé dans le noir breuvage, et tous ensemble s'écrièrent: "Des tasses!" "qu'on nous apporte des tasses!"

Ainsi criait en plein café l'ami Baltazarito qui parlait si mal le bohémien, et peu s'en est fallu que D. George ne se vit forcé de boire dans cette tasse de cannibales.—"Que voulez-vous, don George, disait Baltazarito, la jeunesse est le temps du plaisir!"

J. J.

(A CONTINUER.)

Journal des Débats.

## HISTOIRE du Consulat et de l'Empire.

Je viens de lire les deux premiers volumes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, et je veux essayer d'expliquer rapidement les sentiments que m'a inspirés cette lecture.

On ne manquera pas de comparer l'*Histoire du Consulat* avec l'*Histoire de la révolution française*. Les deux histoires se ressemblent, comme doivent se ressembler deux ouvrages faits par M. Thiers à vingt ans de distance.

L'historien de la Révolution était un publiciste éloquent et spirituel, habitué à la discussion et à la critique, et n'ayant pas encore gouverné ou administré; il racontait une révolution qui se faisait au grand jour, sur la place publique, dans les clubs, à l'aide de discours et d'émeutes; point de pensée organisatrice, pas de main puissante qui dirigeât les événements. Un instinct irrésistible, juste au fond, violent dans la forme, poussait tout le monde, les assemblées, les partis, les hommes. Le publiciste ardent et convaincu de 1825 était à son aise pour faire un pareil récit; rien n'était étranger à ses habitudes d'esprit, à ses travaux, à ses études; et pour décrire et pour expliquer la Révolution, l'intelligence du jeune littérateur, quoique merveilleusement propre, par sa nature, à entrer dans la sphère du gouvernement et de l'administration, n'avait pas besoin de faire cet effort, car il y avait dans la Révolution peu de gouvernement et peu d'administration.

Sans doute il existait çà et là des principes d'ordre et d'organisation, mais ils étaient épars et confondus; et cependant chaque fois qu'à travers le désordre, le jeune historien voyait apparaître un de ces principes d'organisation sociale, avec quelle ardeur il le démolait de la confusion! avec quelle joie il le montrait comme une ressource et comme une espérance, saisissant toutes les occasions de faire entrevoir la création prochaine au milieu même du chaos! On se souvient surtout du jour où rencontrant dans l'histoire des campagnes d'Italie le jeune et brillant général qui devait, trois ans plus tard, en 1799, sauver la France, pacifier l'Europe par ses victoires, et rétablir l'ordre social par son gouvernement, on se souvient avec quel empressement M. Thiers s'attachait à ce génie organisateur, heureux de n'avoir plus à raconter que la gloire de la Révolution. Cette société que M. Thiers voyait poindre à travers les misères et les crimes même de 93, elle naît en 99, sous le Consulat, elle grandit, elle se consolide, et c'est cette merveilleuse naissance, c'est ce glorieux enfement du nouvel ordre social que M. Thiers nous raconte aujourd'hui. Cette récompense lui était due. L'his-

torien de la Révolution militante et parfois coupable devait être l'historien de la Révolution triomphante et honorée.

L'auteur n'a pas moins changé que le sujet: heureux changement qui a conservé entre le sujet et l'auteur cette sympathie et cet accord nécessaires aux grandes et belles œuvres.

L'historien du Consulat et de l'Empire est devenu homme d'Etat; il a été ministre; il a été président du conseil; il est le chef d'un parti important. Tantôt dans le pouvoir et tantôt dans l'Opposition, il a acquis une grande expérience de tout ce qui touche à la conduite des hommes et des choses. Or le sujet qu'il traite s'accorde admirablement avec les connaissances nouvelles que les événements lui ont données. Ce n'est plus l'histoire d'une société qui s'écroule; c'est l'histoire d'une société qui se reconstruit rapidement sous la main d'un puissant architecte. Le récit des catastrophes et des luttes révolutionnaires convenait au journaliste libéral de la Restauration; car ces vieilles luttes avaient leur contre-coup en 1825. Le récit de la création sociale du Consulat et de l'Empire convient au ministre de la révolution de Juillet; car c'est cette création que nous avons continuée et affirmée de nos jours. Dans cette histoire de la naissance d'un gouvernement, écrite par un homme qui a coopéré aussi à la naissance d'un gouvernement, le sujet et l'auteur ont dû perpétuellement se reconnaître et s'avertir l'un l'autre. Il fallait expliquer des détails infinis d'administration, exposer des négociations compliquées, révéler le mécanisme d'un gouvernement créé tout entier en quelques jours. Qui pouvait mieux le faire que M. Thiers? Ce mécanisme admirable que Napoléon a construit avec les ressorts brisés et confondus de l'ancienne et de la nouvelle société française, M. Thiers l'a manié lui-même pendant plusieurs années. Les arrêtés des consuls et les décrets impériaux ne sont pas pour lui des idées, ce sont des faits vivants; ce sont des instruments dont il connaît la force et la portée. Il n'y a qu'un seul point où son expérience de ministre constitutionnel ne peut pas lui servir à mieux comprendre le Consulat; et ici c'est la faute du sujet et non de l'auteur. En effet, les assemblées législatives, y compris le Tribunat, le seul corps délibérant qui eût la parole, jouent sous le Consulat un pauvre rôle. M. Thiers a le bon esprit de ne pas chercher à grandir ce rôle: il dit la faible part qu'avait la liberté dans le gouvernement consulaire, et il blâme Napoléon de n'avoir pas su se contenter d'un pouvoir limité: "Si dans les premiers jours du Consulat, où tant de choses étaient à faire, Bonaparte avait peut-être raison de ne pas laisser enchaîner ses talents, depuis, sublime infortuné à Sainte-Hélène, il a dû regretter la liberté qui lui fut donnée de les exercer sans mesure. Gêné dans l'emploi de ses facultés, il n'aurait pas sans doute accompli d'aussi grandes choses; mais il n'en aurait pas tenté d'aussi exorbitantes, et probablement son sceptre et son épée seraient restés jusqu'à sa mort dans ses glorieuses mains."

Qu'on ne croie pas que ce regret soit une simple précaution oratoire! Non! M. Thiers a, à mes yeux, un grand mérite dans cet ouvrage: il aime beaucoup Bonaparte, et il le fait beaucoup aimer; mais il n'est pas bonapartiste, et loin de prêcher le bonapartisme, il en dissuade tout le monde; l'homme y est glorifié, mais le système y est jugé. Napoléon est une glorieuse et unique exception, ce n'est pas une règle. Il y a là une merveilleuse histoire, il n'y a pas là un modèle de gouvernement. Voilà l'idée que M. Thiers donne de Napoléon; et cependant n'oublions pas que nous ne voyons encore Bonaparte que dans ses commencements et par conséquent dans ses plus beaux